

Christian
ROMENTEAU



Les Carmes de la Vierge

Christian Romenteau

Les Larmes de la Vierge

© Christian Romenteau, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5148-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À René, lumière dans les ténèbres, qui ne fut pas qu'un personnage de roman...

À la mémoire de toutes celles et ceux qui ont suivi la voie de l'honneur et du courage, et grâce à qui je peux écrire aujourd'hui librement.

« Il y a plus de mystère, Horatio, dans le ciel et la terre, que n'en peut expliquer toute ta philosophie. »

Shakespeare (Hamlet)

Chapitre 1 :

Nikos

Grenoble : mars 2019

— Pauvre gars, il est perdu ! s'exclama Delrieu. Tu as vu ce scanner ? Cancer du rein droit avec envahissement pelvien et métastases multiples : la totale ! La biologie est catastrophique, mais curieusement, il ne semble pas souffrir. C'est un mort en sursis, et je n'ai jamais rien vu de tel.

Le radiologue souligna du stylo les multiples taches claires sur les moniteurs, annonciatrices d'une fin inéluctable.

Le docteur Christophe Stilman examina à son tour les images, puis considéra son confrère : la lueur des écrans donnait une teinte blafarde à son bronzage soigneusement entretenu.

Malgré son allure de play-boy, admirée par les élèves infirmières ou raillée par ses collègues, Delrieu était un brillant radiologue : son verdict était sans appel...

— Dans ces conditions, veux-tu que je le prenne dans mon service de soins palliatifs ?

— Ce serait logique, il n'a vraiment plus sa place en Néphrologie, ça va donc être à toi de jouer. Tu sais, il n'en a malheureusement que pour très peu de temps. Je me demande d'ailleurs comment il peut être encore en vie.

Les deux hommes se levèrent, tout en accordant un bref regard désabusé au ciel de plomb qui s'assombrissait encore au dehors...

Depuis le matin, une rageuse pluie de mars cinglait violemment les baies vitrées du bureau ; à l'horizon, le couchant soulignait en gris les contours du massif de la Chartreuse. L'hôpital de Grenoble n'était plus qu'un immense paquebot, appareillant doucement vers la nuit qui approchait.

— Eh bien, c'est d'accord... Auparavant, j'ai besoin de quelques précisions, puis nous irons le voir ensemble ; ça te convient ?

— À vos ordres, Chef !

Delrieu se saisit d'un épais dossier en face de lui, avant de poursuivre :

— Il s'appelle Nikos Protaras, âgé d'environ 84 ans. Il est Grec, ou quelque chose d'approchant, mais il parle un français parfait.

Il s'agit d'une sorte de vagabond, adressé il y a une semaine après un malaise par le foyer d'accueil du Crêt. J'ignore d'ailleurs comment il a atterri chez eux, car il n'a rien d'un SDF ordinaire.

Drôle de bonhomme, tu vas le vérifier par toi-même : à la fois pittoresque, râleur et fascinant. Il devrait te plaire, toi qui apprécies particulièrement les patients originaux !

Le radiologue marqua une pause, visiblement satisfait de sa boutade. La réponse ne se fit pas attendre :

— Original dis-tu ? Ne me dis pas qu'il déteste les Porsche ? Ce serait invraisemblable !

Au sein du personnel de l'hôpital, la passion des autos de sport et le matérialisme ostentatoire du radiologue étaient réputés. Sans répondre, celui-ci ne réagit à l'ironie de son confrère que par un simple sourire pincé...

— De plus, et ce n'est guère original, c'est qu'il est mourant ton Grec ; et là, c'est tristement ordinaire pour moi...

— Tu as raison, médicalement, son cas est désespéré... Mais dans ces conditions, il s'agit bien d'une mission pour frère Christophe, non ?

L'empathie naturelle et l'humanisme de Christophe le faisaient parfois surnommer ainsi, et il détestait ce sobriquet. Pourtant, il affichait volontiers son admiration pour l'Abbé Pierre...

La ressemblance avec ce dernier s'arrêtait pourtant là : à l'approche de la quarantaine, le jeune médecin avait une silhouette de sportif, les cheveux châains coupés courts sans barbe, et revendiquait son athéisme...

Ce soir-là, il ne releva pas la remarque : autant ne pas perdre son temps. Une soirée agréable l'attendait avec son amie Catherine, et rien n'était plus précieux...

Au sortir du bureau, les deux hommes arpentèrent en silence un long couloir, baigné d'une lumière tamisée. À cette heure, leurs repas terminés, la plupart des patients étaient déjà hypnotisés par leurs télévisions : chaque pièce résonnait de cette vie artificielle qui tente de faire oublier les souffrances et les peurs.

La chambre 812, pourtant, était totalement silencieuse. Le radiologue frappa un coup bref, puis entra sans attendre de réponse.

À la lueur de la veilleuse, un homme alité reposait, paraissant dormir. Très âgé, grand, son visage buriné à la barbe de patriarche était encadré de longs cheveux blancs. Ses mains aux longs doigts fins étaient croisées sur sa poitrine. La maigreur cadavérique et le teint terreux trahissaient l'œuvre du cancer. N'eût été sa faible respiration, il aurait pu déjà passer pour mort...

— Bonsoir, Monsieur Protaras, annonça Delrieu, d'un ton faussement enjoué, vous semblez avoir meilleure mine ce soir. Je vous présente le Docteur Stilman, qui va s'occuper de vous dès demain. Mais auparavant, je voulais vous dire que...

— N'ajoute rien, veux-tu ? le coupa une voix rocailleuse.

Le vieillard avait ouvert les yeux, et tourné brusquement la tête vers ses visiteurs en les dévisageant :

— Tu hésites à m'annoncer que je suis atteint d'un cancer incurable, et que je vais mourir très bientôt ? Ne te donne pas cette peine, je sais déjà tout cela !

Il marqua une courte pause, et fixa alors intensément Delrieu de son regard bleu délavé, avant d'ajouter :

— Mais pour toi aussi, l'heure approche à grands pas, et tu l'ignores encore... Je crains que tu ne sois pas prêt ; il te reste pourtant si peu de temps...

Ses paroles n'avaient recelé ni ironie, ni menace, mais le ton du vieil homme était tranchant. Sa respiration un peu sifflante trahissait l'effort qu'il venait de faire en parlant ; puis il garda le silence.

Le radiologue resta bouche bée en passant la main sur son visage, devenu soudain très pâle. Il observa Christophe d'un air perplexe, hésitant entre colère et dérision.

— Tu vois, je te l'avais bien dit : original ! lui murmura-t-il en aparté, puis il

ajouta d'un ton pincé à l'attention du vieil homme :

— Eh bien, merci de votre sollicitude et de vos prédictions, Monsieur Protaras, mais là n'est pas vraiment la question.

Dans ces conditions, le Docteur Stilman vous expliquera votre dossier aussi bien que moi. Bonsoir Monsieur, à demain Christophe !

Dans une belle envolée de blouse blanche, Delrieu quitta la chambre, un peu trop vite, et le bruit de son pas décrut dans le couloir...

Sans un mot, Christophe s'assit dans le fauteuil proche du lit. La nuit était totalement tombée à présent, et au loin, les phares des autos dessinaient leur ballet fantomatique. Aucun bruit ne filtrait du dehors, hormis les rafales de pluie crépitant contre la fenêtre.

Les yeux bleus n'avaient pas cillé, et le malade gardait le silence, observant le visiteur. Son visage ridé de patriarche, était sévère et grave.

— Pourquoi avoir dit cela ? demanda doucement le médecin.

— Parce que c'est la stricte vérité, malheureusement pour lui... Je n'avais pas besoin de ses mensonges, ni de sa condescendance : je connais déjà mon sort, mais le sien est également scellé... Qui es-tu ?

— Docteur Christophe Stilman, Monsieur Protaras, je suis oncologue, et spécialiste en soins palliatifs.

— Tu peux m'appeler Nikos, mon garçon...

Oncos ? Tumeur, n'est-ce pas ? N'oublie pas que le grec est ma langue maternelle. Ainsi donc, tu peux guérir les tumeurs ?

Un léger sourire ironique se dessina sur ses lèvres pâles...

— Quand c'est possible, oui ; quelquefois... c'est plus difficile. Mais on peut toujours faire quelque chose, dans tous les cas.

— J'aime assez ta façon de mentir ! Vous, les docteurs, êtes tellement doués pour cela. Mais je ne crois pas que tu puisses faire grand-chose pour moi. D'ailleurs, je ne souffre pas ; que peux-tu me proposer de plus, si tu ne peux me guérir ?

— Un peu de temps, peut-être, c'est toujours bon à prendre, non ?

— Il est trop tard, docteur, et je crois avoir épuisé le mien. Je n'ai pas besoin d'un sursis. Mais, ne t'inquiète pas pour moi, je ne crains pas la mort. C'est une vieille connaissance, et elle m'accompagne depuis si longtemps sur le chemin que je m'y suis habitué.

— Dans ces conditions, y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, Nikos ?

Pendant un moment, le vieillard fixa en silence Christophe avec insistance, avant de reprendre :

— Ecoute, si tu le veux bien, j'aimerais te raconter une histoire : mon histoire... As-tu un peu de temps à me consacrer, ce soir ?

Christophe regarda discrètement sa montre ; le joli visage de sa compagne lui vint à l'esprit : Catherine comprendrait certainement son retard ; du moins, il l'espérait...

— Pourquoi pas ? Je vous écoute.

Le vieil homme s'étant un peu redressé, tourna légèrement son visage vers la baie vitrée proche de son lit. La nuit pluvieuse enveloppait l'hôpital. Seules, les rumeurs assourdies des télévisions voisines trahissaient à peine l'existence du reste du monde.

— Je suis né à Chypre, où j'ai longtemps vécu. J'étais prêtre, le savais tu ? Sans doute n'est-ce pas mentionné sur les papiers de ton hôpital. Je ne suis pour vous qu'un vagabond, un SDF a dit le pompier qui m'a amené ici, après mon malaise au Foyer d'accueil.

"Père Nikos Protaras "... C'est curieux, j'ai l'impression de te raconter l'histoire de quelqu'un d'autre. Pourtant, c'est bien la mienne... J'étais religieux au monastère de Stavrovouni : « la montagne de la croix », tu en as peut être entendu parler ?

— Ce monastère où les femmes sont interdites, comme sur le mont Athos en Grèce ?

— Bravo mon garçon, belle culture ! Oui, c'est bien ça. Mais j'ai fini un jour par quitter mon monastère. Je l'ai abandonné car j'ai perdu la foi, pour deux

raisons majeures...

La première date de 1974, tu devines peut-être pourquoi, si tu connais un peu mon pays et son histoire ?

— Je n’y suis jamais allé, mais je suppose que cela doit avoir un rapport avec l’invasion de Chypre par les Turcs ?

— Bonne réponse encore, docteur ! Tu sais, je ne crois pas que tu sois là ce soir par hasard. Je me doutais bien que je n’étais pas venu mourir ici sans raison.

— Que voulez-vous dire ? Christophe, oubliant l’heure, rapprocha un peu son fauteuil du lit du vieil homme.

— Je te l’expliquerai tout à l’heure, si tu le veux bien. Mais laisse-moi te révéler pourquoi je ne crois plus, et te raconter la suite...

En juillet 1974, je passais quelques jours chez ma sœur à Famagouste, une jolie ville moderne sur la côte Est de Chypre, en bord de mer. Quitter le monastère était toujours pour moi un événement exceptionnel : les moines sortent tellement rarement...

Elena, ma sœur, était à l’époque une dentiste renommée et prospère. Son mari, Leandros, tenait une grande librairie en ville. Leurs deux adorables petites filles étaient comme des princesses : Katia, 8 ans, et Alexandra, 12 ans. Cette famille était pour moi l’image même du bonheur sur la terre...

Le 25 juillet, en fin de nuit, tout le monde fut réveillé par des coups violents sur les portes d’entrées : l’armée chypriote venait pour évacuer les habitants de la ville et de ses faubourgs.

À cette période, la guerre avec la Turquie menaçait Chypre ; nous le savions tous, mais chacun avait du mal à envisager le pire... Pourtant, cette nuit-là, l’armée Turque était à nos portes, et la région risquait d’être envahie. On entendait de toute part des appels, des cris, des piétinements dans les couloirs de l’immeuble.

Les soldats avaient ordre de transférer d’urgence les civils en une zone plus sûre. On ne pouvait emporter avec soi que quelques effets, de l’eau et des vivres pour la journée.

En peu de temps, tout fut préparé ; Elena, son mari, les deux filles et moi, nous